



## La boîte à camembert

---

*Jérôme Pitriol*

Elle s'appuyait sur elle. De tout son poids. Des deux mains sur son crâne. Ses deux mains étaient serrées, cramponnées, et de ses deux bras tendus elle lui maintenait la tête sous l'eau. De toutes ses forces.

Elle la sentait paniquer, se débattre, devinait de temps en temps un bras malingre se tordre dans l'eau, et à sentir tout cela une incroyable jouissance, à sentir tout cela une impression de puissance montait en elle. L'envahissait. L'enivrait. Un bras — une jambe ? —, sous elle tout ça ne faisait pas le poids.

Le temps s'étirait. S'étirait. À l'infini. Jusqu'à sentir qu'à son tour on lui saisissait violemment les deux bras. Tirée en arrière, pour ainsi dire aspirée hors l'élément ses doigts crispés glissèrent : il fallut bien se résoudre à lâcher prise.

Une étrange épidémie sévissait actuellement au lycée. Elle s'était déclarée de façon très subite, il y avait quelques semaines ; tout au début du second trimestre, pour être exact. Du jour au lendemain, on déplorait déjà dix cas. Foudroyant. Et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'elle ne touchait que les classes de première, et seulement les filles.

Selon elle c'était dommage, mais l'épidémie, quoique extrêmement contagieuse, semblait sans gravité. Un seul symptôme avait été identifié, à des degrés divers : dans les classes concernées, le nombre par semaine de filles qui étaient indisposées avait été plus que doublé (quinze jeunes filles et demie par classe en moyenne, selon les statistiques). La durée des cycles avait diminué sensiblement, il n'était pas rare qu'elle tombe à trois semaines, voire moins. Dans sa propre classe, Séléne atteignait même jusqu'à trois cycles par mois !

On avait d'abord invoqué l'influence de la lune, un contexte astral très particulier, toutefois on commençait à établir un lien avec le démarrage des séances de piscine en cours d'EPS. D'autant que les nouveaux cas se déclaraient toujours le mardi. Après quoi, bien sûr, les absences débordaient largement du cadre de la piscine.

Franchement c'était n'importe quoi. Comme si elle était la seule à s'être rendu compte de quelque chose ! Alors qu'un cas avait même été signalé chez les garçons ! Certes, celui-ci avait fini chez le proviseur, où il s'était vu prescrire des séances de soutien personnalisées en biologie le mercredi après-midi (le proviseur avait la réputation d'avoir un drôle de sens de l'humour). Pire : le prof de maths, qui était très beau, avait proposé avec un sourire en coin une étude statistique sur le sujet. C'était horrible. Déprimant.

Elle, cela va sans dire, n'aurait jamais pu tomber si bas pour échapper au maillot de bain ; au corps discutable offert aux regards sans pitié du monde entier ; aux bourrelets devenant à leur insu l'affaire de tous. Non. C'était peut-être de l'héroïsme, mais elle avait sa fierté. Sa dignité. Et avec sa fierté, avec sa dignité, voilà où elle en était, à présent.

Sur un banc. Dans un vestiaire. Assise ; seule. Un prof en faction à la porte. Elle revivait la scène, dix minutes plus tôt. Elle s'y replongeait et ce n'était pas si déplaisant. Ce n'était pas si froid. Elle revivait la fluidité du duel, revoyait ce visage maigre et rouge et hideux tousser, inspirer bruyamment et recracher tout en même temps. Manifestement, on avait la langue moins fourchue. Puis on l'avait éloignée sans ménagement, avec les maillots une pièce à vitesse grand V le théâtre des opérations avait rétréci jusqu'à l'entrée du vestiaire, où elle avait pu encore apercevoir le maître-nageur appliqué à sécher la morue.

Elle repensa à la rentrée. Elles l'avaient tout de suite sentie timide, et cataloguée. Ces vipères n'avaient pas compris qu'elle n'était pas comme elles, pas du genre à répondre à la moindre mesquinerie. Elles n'avaient donc pas tardé à se moquer de son poids. Y compris en cours. Par la suite elles s'étaient ingéniées à lui couper la parole, à l'empêcher de répliquer. À cinq ou six contre une, c'était facile. Et puis, au bout d'un mois à peine — c'était l'époque où elles fréquentaient encore la cantine, pour les garçons, qui n'étaient alors pas tous disqualifiés —, elles avaient trouvé le moyen de l'humilier en public : pour un morceau de fromage « immonde » et « puant » qu'elle avait osé avaler, elles avaient pris à partie plusieurs tables — à majorité des classes de garçons —, et dans l'euphorie générale il lui avait été décerné, malheureusement pas à titre posthume, le surnom de « boîte à camembert ». La seule consolation qu'elle avait eue était de n'avoir rien laissé paraître.

La nausée qui s'en était suivie avait été la plus intense de sa vie, et avait duré deux jours. Et depuis, après chacune des vannes que les anorexiques lui envoyaient,

ou chaque fois qu'elle essayait de répondre, elle entendait : « Ferme ta boîte à camembert. » Mais aujourd'hui, dans la piscine, c'était une fois de trop. La goutte d'eau qui fait déborder la vase.

Et vaseuses, on pouvait dire qu'elles l'étaient, les grenouilles. Les yeux plus gros que le ventre, des bras et des jambes longilignes, des doigts aux bouts protubérants et colorés ; ainsi qu'une bouée au niveau de l'abdomen, ou des hanches, qui jouait un rôle majeur dans la montée des eaux chlorées (et de l'absentéisme natatoire aussi, bien entendu).

Des coassements. Des voix. Elle se sentit tirée de ses pensées ; comme à l'instant hors de l'eau. Dans le vestiaire des garçons les professeurs interrogeaient les élèves présentes. Ils les interrogeaient elles. Pas Séléne, qui était absente, naturellement, ni Marine, la naïade, qui apparemment allait mieux ; les autres. Elles ne comprenaient pas, répétaient-elles. Elles n'avaient rien vu venir. Une fois n'est pas coutume, elles semblaient sincères.

Elle ne rentra pas au lycée avec les autres. Quelques minutes plus tard, sa mère en personne débarquait. Et, fait marquant de la journée, le silence dura jusqu'à la voiture. Elle se retrancha très stratégiquement sur la banquette arrière, claqua la portière, boucla sa ceinture ; les hostilités pouvaient commencer. Et si sa ligne de défense, axée sur le mutisme, tint bon jusqu'à la maison, les décibels et le ton qui avaient occupé l'habitable durant tout le trajet ne laissaient aucun doute sur les intentions de l'agresseur : frapper fort avant même la déclaration de guerre officielle.

La maison. La tonalité n'avait pas faibli. Le salon. Là, le téléphone se mit à sonner : un signe ! Elle se précipita aux cabinets et se barricada.

Elle les détestait toutes. Elle avait fait ce qu'elle avait à faire. Elle les détestait, avec leurs manières, leurs prétentions. Et leurs vêtements de marque... Les vêtements étaient de qualité sans doute (ils tenaient tout seuls), mais elles s'imaginaient qu'elles s'appropriaient le prestige de la marque parce qu'elles avaient su soutirer assez d'argent à leurs parents pour se l'offrir. Le tissu retombait bien sur leurs épaules trop maigres, mais pas le prestige. Elles étaient ridicules.

Elle les haïssait, avec leur téléphone. Elle les voyait, s'en servir comme de poupées vaudou. Elle les voyait, en catimini et sans arrêt, exécuter leurs maléfices. Mais c'était leur esprit à elles qui était prisonnier ailleurs. Non seulement elles étaient sans épaisseur, mais en plus elles étaient creuses ! Quelque part, il devait bien y avoir

envoûtement. Et elles étaient là, perdues en deux dimensions dans les microprocesseurs de leur smartphone, isolées dans leur monde virtuel, pas encore suffisamment dématérialisées à leur goût, sans doute.

C'était le proviseur qui avait téléphoné. Il voulait la voir. Elle et sa mère (et son père, s'il avait le courage). Il avait fixé un rendez-vous pour demain soir. Ça n'avait pas traîné : ah ça, pour le harcèlement qu'elle endurait depuis des mois à propos de son poids, même si elle s'était plainte, il se serait écoulé des semaines avant que quiconque ne soit convié dans le bureau du proviseur. Mais pour elle... Il avait l'intention de lui compliquer encore la scolarité. Si c'était possible...

Mais c'était vrai, aussi, qu'elle ne nageait pas dans ses vêtements. Elle était beaucoup trop grosse. Beaucoup, beaucoup trop. Et petite, en plus. Par contre, elle nageait dans tous les cours. Avec ou sans maillot de bain. Jusqu'à preuve du contraire, le bac était hors de portée. Elle avait l'impression de se noyer à petit feu, ce qui est très difficile à expliquer.

Le seul cours dans lequel elle n'avait pas l'impression de sombrer corps et âme était le cours de maths. Non pas qu'elle y ait déjà compris la moindre notion, non — si elle avait jamais réussi à y démontrer quelque chose, c'était qu'elle et l'esprit logique, ça faisait trois ; et entre parenthèses, elle savait à peine faire la différence avec une somme (c'est très difficile à comprendre). Mais le professeur y laissait souvent planer une ombre d'intelligence au-dessus des têtes des dégénérées. Dégénérées qui, sensibles exclusivement à leur propre rayonnement, restaient hermétiques à ses leçons comme à sa personnalité. Elles ne s'étaient réveillées que deux fois durant ses cours. La première, c'était quand, à la lumière d'un ciel radieux qui perçait les vitres, et à l'aide d'un repère ortho-quelque chose, il avait laissé miroiter à leur imagination tordue un « plan Q » au tableau. Elles avaient alors ricané comme des hyènes (leur spécialité). Et elle, brutalement, de réaliser que ce qu'elle avait pris depuis le début du cours pour un rayon de soleil n'était en fait qu'une droite D'.

Son père était rentré, sa mère en profita pour engager une nouvelle offensive. Elle avait déjà essayé, dix minutes plus tôt, quand elle lui avait dit pour le proviseur, et inventé une urgence bidon pour la faire sortir de son abri. Mais elle avait alors masqué son émotion, s'était fermée la porte à peine ouverte. Elle savait faire, c'était l'une de ses rares qualités ; et lorsqu'elle sentait que cela lui échappait, de toute manière, elle tournait le dos (montrant du coup, il est vrai, sa qualité la plus importante entre toutes, la plus massive, à savoir son popotin d'hippopotame).

Mais à présent, les assauts de sa mère redoublaient. « C'est bon », riposta-t-elle ; elle allait s'expliquer. Mais plutôt à son père. Or il se trouvait que son père était déjà prêt à signer l'armistice, et qu'il dit quelque chose. Il dit que sa mère venait d'avoir une bonne idée : aller trouver le docteur Legras, pour obtenir un certificat ou un truc dans ce goût-là. Sa mère ajouta : « On en profitera pour lui demander aussi des calmants. » « Mais je suis calme ! » cria-t-elle. « Non, les calmants c'est pour moi. » Elle accepta ces conditions. Pour avoir la paix. Il était rare, pourtant, qu'elle s'abaisse à de tels compromis. Après coup, elle s'en voulut d'avoir laissé penser qu'elle trouvait comme eux que la situation était exceptionnelle.

Le lendemain matin, après sa meilleure nuit depuis longtemps (l'exercice physique sans doute), elle était prête à affronter le docteur Legras. Sa tactique était simple et efficace : laisser d'abord sa mère exposer l'affaire dans les grandes lignes. Et en effet, cela lui donna largement le temps de réfléchir à ce qu'elle allait dire ensuite. Elle allait parler franchement. De ses problèmes de poids. Des problèmes qu'elle rencontrait dans sa classe. Elle ne se tairait plus.

Mais pour cela il fallait réussir à interrompre sa mère. Par bonheur le docteur avait le sens du devoir, il s'en chargea. Il se tourna alors vers elle et lui demanda si elle se sentait mieux d'avoir fait ça. C'était indiscutable. Elle répondit non.

Mais ses camarades la harcelaient, continua-t-elle. Elles, bien sûr, elles avaient tout ce qu'il fallait là où il fallait ; alors c'était facile. « Qu'est-ce qu'elles avaient » ? Tout un arsenal. Déjà, elles affichaient tous ces produits ultra-performants qui font briller le visage : crème de jour repulpante, fond de teint zéro défaut, mascara recourbant et pigments high-tech plein les paupières, rouge à lèvres... Séléne utilisait même un antirides (mais il faut dire qu'elle avait redoublé une classe). Et puis elles disposaient toutes d'un logiciel de retouche photo pour le front multimédia... Elles étaient en opération caméléon permanente.

Mais elle ? Qu'est-ce qu'elle avait pour elle ? Son regard se perdit dans le vague, avec la réponse et le ton du docteur. C'était vrai, quoi, elle ne pouvait compter que sur une gaine pour rentrer le ventre, un jupon de contention (pour rentrer l'arrière), et sa culotte serre-taille, pour éviter que tout ça ne ressorte par les côtés.

Question relookage, elle avait fait quelques tentatives aussi, bien sûr : changements de coiffure, tenues sombres... c'était peine perdue. Tous ses essais

sonnaient faux, elle le lisait dans tous les regards. Toutes les filles prenaient un air supérieur. Et les garçons...

Le docteur déclara avec ses grands airs que si ses camarades passaient leur temps à se camoufler, c'était qu'elles n'avaient pas plus qu'elle. Mais non, tiens ! Elles avaient moins, justement. Le docteur avait du mal à intégrer. Elles, elles prenaient soin de leur ligne. Leur idéal était ces jeunes filles filiformes que l'on rencontre dans les magazines de mode, dans les pubs, et qui atteignent toujours leurs objectifs — par exemple un espace entre les cuisses, si elles voulaient (elle ne parla pas de « thigh gap », le docteur était déjà assez largué comme ça). « Cela se produit lorsque les cuisses épousent à la perfection la forme du fémur, lui fit-il remarquer. La recette est simple : sport intensif et privation de nourriture. » Voilà qu'il faisait de l'humour, maintenant.

Puis il lui chanta un couplet sur les médias et la société de consommation qui encouragent ces modes anorexiques, et dont elles étaient les victimes privilégiées. Les princesses cibles. D'ailleurs, si ces modèles de maigreur de la presse à gros tirage atteignaient des objectifs, ce n'était guère que ceux des photographes, qui les couchaient à jamais sur du papier glacé, entre un parfum au patronyme entêtant et un opérateur téléphonique enjolivant des forfaits sans nom.

Mais elle savait tout ça. Le prof de maths, un après-midi, leur avait dit exactement la même chose. Elle s'en souvenait parfaitement, Marine lui avait sorti : « Vous ne pouvez pas comprendre, vous n'avez pas seize ans. » À cet axiome, n'étant pas en mesure de démontrer le contraire, il avait simplement répondu : « 16 ans, c'est 13 et 3 de tête. » Et elles en avaient déduit que, décidément, il ne comprenait vraiment rien.

Le docteur lui avait parlé ; et répéta sa question. « Quoi ? » demanda-t-elle. Il voulait connaître ses mensurations ! Elle passa sur la balance, donc, puis sous la toise. Verdict : 1,60m, 62 kilos. Il ne s'intéressa ni au tour de taille, ni au tour de poitrine. Curieux personnage.

Il ne la trouvait pas trop grosse. Et pourtant sa balance gonflait la mesure de plus de 500 grammes. (Ç'aurait été sa balance à elle, c'était la déchetterie direct.) Mais non. Il montra un livre, donna des explications. OK. Mais que valait l'avis d'un praticien âgé (elle était sûre qu'il avait dépassé les quarante ans) à côté de celui de lycéennes aussi influentes sur le Net ?

Et que faisaient-elles, ses amies, pour garder la ligne ? demanda-t-il. « Ses amies » ? Elles y allaient à coups de régimes exclusifs, ses amies. Elles ne devaient manger ni trop gras, ni trop sucré, ni trop souvent. Pour pouvoir se rapprocher de leur idéal, elles s'étaient rapidement exilées de la cantine. En échange, elles avaient obtenu de leurs parents des crédits supplémentaires, ce qui leur permettait d'être plus autonomes, et d'optimiser leur consommation de cigarettes. Pour l'alimentation au sens strict, elles venaient avec une pomme tous les jours ; une pomme pour deux en temps de crise, c'est-à-dire lorsque leur vie stressante les conduisait à se jeter sur les distributeurs de sucreries à la sortie du lycée. Mais le plus souvent elles essayaient de s'y tenir, dans la mesure où il fallait compter un kilo de repris pour 100 grammes de chocolat en barre avalés. Bref, elles au moins faisaient un énorme travail sur elles, et elles mangeaient équilibré.

« Leurs modèles semblent inaccessibles, dit le docteur. Et c'est tant mieux. Quand l'esprit veut réduire le corps en esclavage, il ne fait que bâtir autour de lui sa propre prison. Pourquoi vous infliger ça ? Dans cette histoire, tes camarades donnent surtout l'impression d'avoir accédé à une extrême minceur réflexive. Et toi... »

Le docteur ne la comprenait pas vraiment, elle le sentait bien, mais en ce qui concernait ces frelons, c'était tout à fait ça. Il les avait bien cernées. Les pommes mises à part, elles ne faisaient pas de quartier. Elles n'arrondissaient pas les angles. Ni avec elles-mêmes, ni avec personne.

Elle sortit satisfaite. Plus forte. Plus confiante. Il ne l'avait pas comprise, mais elle était déjà étonnée de lui avoir dit tout ça. Et pour les enjeux des jeunes, de la société d'aujourd'hui, pour les modèles féminins, il faudrait qu'il songe à sortir de temps en temps de son cabinet. Par exemple, les médias : ils condamnaient les brimades dont les gros faisaient l'objet. C'était évident. Les filles des pubs avaient toutes un corps parfait, bien sûr, mais ce n'était pas ce qui occupait le plus de place dans les programmes — peut-être dans la presse féminine, mais pas à la télé en tout cas — et les journaux télévisés, aussi bien que les magazines de société exprimaient régulièrement, entre les pubs, combien il est important de ne pas se moquer des gros (et de manière générale de tous ceux qui ne sont pas comme dans les pubs). Une fois, elle avait même vu dans un reportage le cas de pêcheurs grévistes (peu importe ce qu'ils pêchaient, ils menaçaient l'économie de leur région) qui avaient été poursuivis en justice par une vague d'indignation collectivement territoriale pour avoir dit que la

mer était trop forte. Ce n'était pas exactement le même sujet, mais cela prouvait qu'il fallait faire très attention aux mots qu'on employait.

De toute façon, qu'est-ce que c'était que la vie en mer comparée à l'enfer du lycée ? Qu'est-ce qu'on risquait bien tranquille dans son petit bateau à pêcher le thon (ou Dieu sait quelle autre marque de poisson), à côté d'elle qu'on jetait presque nue au milieu des piranhas ?

Contrairement à un pêcheur, elle, elle devait surveiller sa ligne. Ne pas laisser les kilos prendre le dessus. Et encore moins le derrière, où on a toujours un mal de chien à les perdre. Mais comment ? Quand elle était décidée, elle parvenait à dompter son alimentation pendant une semaine, parfois un peu plus. Mais dès la semaine suivante, la rechute. Et alors elle mangeait, mangeait, mangeait. Maigre consolation. Cela allait changer. Elle était à présent beaucoup plus solide. Le sentiment de puissance qu'elle avait eu à la piscine était tellement supérieur à la satisfaction qu'elle pouvait éprouver durant ces périodes de maîtrise de poids. Elle n'avait jamais ressenti ça avant.

D'ailleurs, sa situation s'était-elle vraiment dégradée ? Déjà, le proviseur lui donnait de l'importance en lui accordant une entrevue. On ne pouvait pas encore parler de starification, mais qui, parmi elles, pouvait se vanter d'avoir obtenu une telle distinction ? Oui, il y avait bien Séléné, d'accord, mais lui avait-il fait l'honneur de l'appeler personnellement à la maison ? Évidemment que non.

Au proviseur, c'était décidé, elle parlerait. Et pourquoi pas ? Elle serait calme, bien sûr, mais elle lui exposerait clairement les choses. Et elle lui dirait tout. Et même... oui : elle lui dirait pour l'autre jour ; l'humiliation en plein cours de maths. Elle lui montrerait comment, dans son propre établissement, une jeune fille s'était senti se dissoudre dans l'air. Comment, devant le tableau blanc, elle avait soudain disparu. Cessé d'être. Pour un vulgaire exercice de statistiques.

Il apprendrait aussi à quel point, passée cette éternité, elle avait rêvé d'un fait divers à l'américaine ; il réaliserait combien elle avait désiré leur apprendre la vie à coups de fusil mitrailleur. Évidemment, elle n'avait pas accès à l'outil pédagogique en question. Son père n'était pas militaire. Ni policier. Même pas chasseur ; en fait, il savait à peine par quel bout prendre un tournevis ; alors...

Le soir, en entrant dans le bureau du proviseur, elle était parfaitement calme. Y compris en dedans.

Il commença par lui demander si elle se rendait compte de la gravité de son acte. Elle lui répondit que oui. Sa respiration était régulière.

Il allait parler, elle ajouta qu'elle ne regrettait pas ce qu'elle avait fait. Que si elle regrettait quelque chose, c'était plutôt que Séléne n'ait pas été là avec les autres pour voir ça, vu que ses règles duraient depuis le début du mois. Elle fixa sa mère, qui avait tenté de la couper mais sans oser insister, aperçut son père, qui était blême, puis, après avoir empli d'air ses poumons un peu plus facilement qu'à l'accoutumée dans ces cas-là, aborda les innombrables blessures qu'elle avait subies depuis septembre. Elle dit les insultes, les humiliations. Toutes ces remarques sur son poids, son apparence, qu'elles lui faisaient à longueur de temps. Devant les autres, de préférence. Elle admit aussi sa corpulence excessive, s'en excusa, mais lâcha qu'après tout elle n'y pouvait rien et qu'il n'était pas juste de la juger là-dessus.

Et que fit alors le proviseur ? Que lui répondit-il ? Elle ne s'attendait vraiment pas à ça. Il lui demanda ses mensurations ! À son âge ! (Il était vieux : peut-être même plus vieux que le docteur, c'est dire.) Et devant ses parents, encore... Mais pourquoi faisaient-ils donc tous une fixation là-dessus ?

Elle posa sur lui un regard appuyé. Elle allait jouer franc jeu. Ne rien cacher. Elle récita, ironiquement mécanique : « Un mètre soixante, soixante et un kilos cinq cents... Vous voulez le tour de taille ? » « Ça ira, merci. »

Un silence.

« Et crois-tu sérieusement avoir un réel problème de poids ? D'apparence ? » Bref, il était du même avis que le docteur. Et plus vieux, de toute façon.

Elle s'apprêta à répondre, montra bien qu'elle allait parler, intercala un silence avant ; puis déballa d'un trait ce qu'elle avait prévu de déballer, sans hésitation sans reprendre son souffle, peut-être un soupçon de confusion. Quand le professeur de maths lui avait demandé de construire un diagramme en direct, une de ces harpies, la voyant sécher au tableau, lui avait balancé de sa voix criarde : « Un diagramme en camembert ! » En un clin d'œil, tout l'espace autour n'était plus qu'une explosion de rire. Elle fut soufflée dans l'instant. Rasée. Effacée du tableau.

Elle prononça dans la foulée l'envie de meurtre qui l'avait animée — réanimée — les jours qui avaient suivi. Elle insista en particulier sur les modalités de l'exécution dont elle avait rêvé : par balle, plusieurs par personne, en rafale. Quelque chose de digne, comme aux États-Unis. Un carnage, mais à la mode universitaire. Le proviseur alors, l'imbécile, trouva le moyen de baragouiner des inepties sur les films de

gangsters (rayon antiquités) et, se croyant sans doute très drôle, lui sortit que l'époque où l'on réglait ses comptes avec un revolver ou une boîte à camembert était révolue depuis longtemps.

Soudain, la voilà furieuse. Elle se lève. Comment osait-il, lui ? Il tenta du coup de se rattraper, bafouilla un brin, parla de chargeur, de circulaire, et Dieu sait quoi d'autre encore... Il voulait de l'humour ? Il allait être servi : elle avait beaucoup gagné en assurance depuis le début de l'entretien, depuis la veille, alors ça tombait bien.

Un, elle lui dégaina que d'ordinaire elle n'était pas du genre à noyer le poisson. Que c'était même son signe astrologique. Deux, ça ne lui avait rien coûté, à l'autre, d'entamer un énième régime : de l'eau, du chlore et des moisissures, c'étaient des kilos faciles à perdre. En plus ça lui avait donné l'occasion de tester son nouveau *waterplouf*. Et trois, ç'avait été pour elle une bouffée d'air pur. Une façon de sortir la tête de l'eau, s'il voulait. Tandis que l'autre s'inquiétait de sa ligne (de flottaison) sous la surface, en elle un souffle de vie était remonté. Et comme la sirène, la sirène et ses complices, n'étaient après tout qu'une poignée de filles dans le vent prêtes à s'envoler à la première rafale, tout serait bien qui finissait bien. Point.

En sortant du bureau du proviseur, c'était comme la veille à la piscine : c'était la même force, la même ivresse, qu'elle sentait remonter du plus profond d'elle et irradier son corps tout entier.

Un mois après, elle repensait encore à tout cela.

C'était l'après-midi, elle était chez elle ; en plein milieu de semaine. Le conseil de discipline s'était très mal passé. Elle avait voulu à nouveau ressentir cette ivresse, elle s'était exprimée. Cela ne lui avait pas réussi. Du moins du point de vue du conseil : pour elle, ses études étaient terminées, et elle avait beaucoup appris.